

Au total, l'histoire peut nous permettre d'évoquer les différents aspects par lesquels nos paysages ont été marqués et, inversement, l'évocation de l'aspect retrouvé par la toponymie est d'un intérêt historique certain. Bref, une bonne lecture des toponymes conforte l'histoire locale et nourrit, grandement, l'intérêt qu'on lui porte.

Une remarque importante s'impose. C'est l'aspect géographique des lieux qui a constitué la trame des toponymes premiers. On pourrait les appeler **toponymes majeurs**. Ensuite, est venue l'activité humaine, avec toutes ses suites historiques. Les toponymes qui s'en suivront, s'inscriront selon cette trame, souvent au détriment de la trame première, et jusqu'à son effacement, dans de nombreux cas. Ce qui ne veut pas dire que ces **sous-toponymes** soient sans intérêt, mais plutôt qu'ils soient compris comme tels. Ils nous parlent de l'histoire et de ses aléas et, plus particulièrement, de la petite histoire de nos communes.

C'est ainsi que la toponymie emprunte à la science historique et à ses disciplines. L'histoire a ses étapes, la toponymie rurale de même.

VEGETATION

La haye, les hayes

Woëvre a été traité, dans le chapitre de l'eau, parce que ce nom se rapporte très particulièrement à l'eau. **Haye** sera abordé dans le chapitre de la végétation, parce que ce nom se rapporte directement à la couverture végétale.

Il y a la région de la **Haye**, comme il y a la région de **Woëvre**. Elle se repère sur les coteaux calcaires situés entre Woëvre et Moselle. Ce sont des terres sèches, où les hêtres dominent.

Il y a aussi de nombreuses **hayes** disséminées sur les versants de ces plateaux. Nombre de noms de villages et de lieux-dits en témoignent.

Origine du nom

Elle est moins claire que pour Woëvre. Elle est germanique. Certains, voyant dans les forêts un obstacle à la pénétration des armées, ont orienté la pensée vers un terme militaire : **hasta**, mot latin qui spécifie la hampe qui porte le fer, lance, javelot ferré. Ce n'est pas à retenir.

Un autre mot latin, populaire, **hasla**, veut dire **rameau**. **Hallier**, vient du francique **hasalo**. Le mot franc **hasal** désigne un bois touffu, difficilement pénétrable.

D'autres mots germaniques se rapportent au fourré : **haga**, **haïsa**, **hagja**. On s'accorde pour les voir à l'origine de **haie**. Comme nous l'entendons aujourd'hui, c'est un lieu buissonnant, de moindre dimension. On disait **haïse**, aux XII^{ème} et XV^{ème} siècles.

Ces mots dérivent du radical **haïsi = fourré**. L'origine la plus vraisemblable du mot est là. À Bulligny, **Haïsi hard** a été transcrit en **Haie le Siard**. Ce lieu jouxtait une forêt, mise en culture au XIX^{ème} siècle. **Clairlieu** a été fondé dans les bois **de Heis**, en 1150, par Mathieu I^{er}.

Hazoi et quelques dérivés. Hazois - Hazoir

Nos terroirs sont émaillés de ces lieux-dits. On peut hésiter à y voir une appellation relative à la forêt, parce que beaucoup de ces lieux sont en culture aujourd'hui. Ce n'est pas un obstacle suffisant. Le nom donné au lieu subsiste souvent, comme il a été dit ci-avant. Comme il en est des Woèvres.

On a pu voir ce mot **hazoi** comme dérivant de **hêtre**. Ce n'est pas tout à fait cela, mais **hazoi** et **hêtre** ont racine commune en **haïsi**. Les **hazois** forestiers sont des terres saines, calcaires où les hêtres dominent. Sans être aussi calcaires, les **hazois** de plaine sont aussi des terres saines, propres au hêtre.

De plus, on peut remarquer parfois des **Entre Deux Bois**, contigus aux **Hazois**, là où il n'y a plus de bois... C'est, ici, le cas de sous-toponymes comme abordés ci-avant. Il arrive que des sous-toponymes conservent, en termes actuels, quelque chose de la signification d'un fait antérieur. On pourrait alors parler de **Toponymes de traduction**.

Hêtre - Fayard

Le nom du hêtre est à l'origine de nombreux toponymes de villages et de lieux-dits communaux, ce qui dit l'importance de cet arbre pour nos ancêtres. On n'abordera ici que les toponymes de terroir, ceux des villages figurant dans des dictionnaires largement répandus.

La racine gauloise du hêtre est **fao**, nom générique. Elle s'est, parfois, conservée telle quelle dans des noms composés. Elle s'est souvent transcrite en **fau**, **fou**, **faux**, **faulx**,... On retrouve ces sons dans une multitude de lieux-dits. Les **Faux de Versy** sont ainsi célèbres.

Devant le mot **faux**, il convient parfois d'être circonspect. Ainsi **Faux-Moulin**, ne veut pas dire un moulin **faux** ou **fautif**, mais désigne un moulin à vent ou à eau, sur un lieu où on remarque un, ou des hêtres. C'est **le moulin du hêtre**.

Le **Fao** est souvent devenu le **Foug** de nos cadastres ou de nos villages.

Les **folies** sont multiples. Pour faire explicite, on leur a souvent accolé les mots **Bois de...**, ce qui nous dispense de penser au dérèglement mental. Des scribes ont pu remplacer le **F** par un **Pfi** ce qui pourrait faire penser à **phonique** et **écho**. L'accent trainard sur le **o** de **folie** ou **fônie** est, sans doute, proche de la prononciation ancienne. Les **Foucotteurs** de l'école Saint-Sigisbert de Nancy ne savent, peut-être pas tous, que leur lieu de détente n'est autre que la montée

vers les fayards qui ont toujours garni cette pente.

Le **Faussah** de Bulligny est un cas particulièrement intéressant de bilinguisme populaire. On y trouve, en effet, le **fau** gaulois et le **hard** germanique : **Fao-hard**. Au sens de **fort** de l'adjectif **hard**, il convient d'ajouter le sens qui a fait **hardi**. Le **Faussah**, c'est la butte aux pentes accentuées, hardies, telle qu'on peut toujours la voir. On lui avait, sans doute, conservé sa couverture de hêtres pour protéger, du vent du nord, les huttes des défricheurs du **Brog-ial**, tout en présentant l'avantage de la fourniture proche des bois de feu. Sans oublier la pâture des faines qui engraisaient les porcs à l'automne.

Le fruit du **fao** est donc la **faine**. Elle fournissait de l'huile comestible et elle était particulièrement appréciée les années de manque alimentaire : d'où l'expression, toujours conservée de **année de faouine**, **année de famine**.

Le **fao** s'est latinisé en **fagus**. On pourrait croire qu'on en a tiré le mot **fagot**. Ce qui n'est pas. **Fagot** vient du latin **facis**, qui veut dire **faisceau**, ou du grec **phacos**, venu chez nous, par le provençal. Nos ancêtres avaient donné, aux fines branches, le nom de **facines**. Ce mot a vécu chez nos grands-parents jusqu'à leur disparition.

La langue des Francs a, peu à peu, éliminé le **fao** au profit du **haistr**, qui venait, lui-même, du **faisi**, vu ci-avant.

Cette rétrospective sur le hêtre nous apprend quantité de choses sur la vie rurale ancienne : protection des terres et des lieux habités, nourriture des humains et des porcs, chauffage de proximité, défrichement dans les périodes de croissance de la population... Et cela, accompagné et souligné par l'évolution du langage. On pourra, aussi, remarquer l'apparition tardive dans nos pays du mot **hétraie**, cependant que se poursuivait la carrière du mot **fao**, attaché à la glèbe.

Frêne

Orthographié aussi **fresne**, **fraine**..., ce nom vient du latin **fraxinus**.

De nombreux lieux (et communes) rappellent cet arbre. Dans les terroirs, le nom du frêne indique un sol de bonne qualité, profond, plutôt aqueux, car cette plante aime l'eau et se multiplie naturellement en de tels lieux. C'est, aussi, pourquoi on trouve souvent ce nom accolé à **rupt** ou **ruisseau**.

Le nom du frêne a, aussi, été associé à l'art de la chasse et de la guerre, parce que le bois de cet arbre servait fréquemment à la fabrication de hampes de fanion, d'arcs, de flèches. Le javelot s'est appelé, aussi, un **fresne** et la lance **fraisnin**, au XIII^{ème} siècle. La flèche a porté le nom de **frête**. Ce nom lui serait venu de son appellation germanique **filtz**.

Le bois de frêne était, par excellence, celui du charonnage.

Frezillon (Troène ligustum vulgare)

C'est un cas à éclaircir. Certains lieux-dits ont reçu ce nom. Pourquoi? On peut supposer que, cet arbuste de pousses droites et au bois dur, se prêtait facilement à la fabrication des **frêles** du pauvre.

Raim - Rain

Ce nom désignait une perche dont on tressait les rameaux et qui servait à ramoner (d'où le nom) les grandes cheminées lorraines. Par extension, on a appelé, de même, les balais de bois. Ceux faits de roseaux se voyaient alflublés du nom de **ramoulotes**, au moins dans certains villages. Pour les balais de bois, un petit arbrisseau, au bois dur, était particulièrement prisé, et les lieux où il prospérait ont reçu le vocable de **rains**. À Barisey-au-Plain, on trouve un **buisson des Rains** qu'un copiste a transcrit en **buisson d'Airain**, ce qui fait bien des honneurs à cette modeste et utile petite plante.

À noter que tous les lieux appelés **Rains** ne sont pas ainsi nommés à cause de cette plante naturelle mais, bien plus probablement, en raison d'une conformation de relief qui fait d'eux un **rameau**, une branche rattachée à une longue crête. Ce semble bien être le cas des **rains** des montagnes vosgiennes.

À noter, aussi, que ce nom de **Rain** a été donné aux travées des maisons lorraines. Ces **rains** sont comme des branches parallèles de la demeure.

Tilleul, Tilli pour les Celtes

Ce nom figure dans nos terroirs sous des formes variées : **Le Tillot**, près de Toul, **La Tille**, à Grosrouvres... (Nous ne parlons pas des villages). **Tilli** est devenu **tilleul** tout naturellement, et on a vite compris son intérêt ornemental.

La planche tirée du tilleul s'est appelée **tille** ou **teille**. Elle a été recherchée, pour des travaux minutieux de taille, parce que ce bois "n'a pas de sens", qu'il est doux et se taille bien. Assez poreux, en plus, il retient bien colorants et peintures. C'est donc un excellent support d'images.

On a aussi fait rouir son écorce, pour en tirer des fils, à la manière du chanvre. Les opérateurs de cet art, s'appelaient **tilleurs** et **tilleuses**. **Teiller** s'est appliqué, généralement, à l'opération du prélèvement et du cordage.

Le **tilli** fut, donc, un arbre précieux pour nos ancêtres. Ils l'ont protégé et planté dans leurs lieux sacrés. Comme il vit longtemps et rejette de la souche, il reste encore de nos jours une liaison entre **teille** et **sacré**. On retrouvera, souvent, cet arbre autour de nos calvaires et de chapelles champêtres, de même que le monde civil l'apprécie sur les places et lieux de rassemblement.

La tradition bûcheronne a trouvé, dans le tilleul, l'inspiration de quelques-uns de ses mots. Quand certains troncs sont rebelles

à l'écartèlement et que se forment des fibres qui retiennent ensemble les parties à écarter, le bûcheron dit que le bois *se tille*, c'est-à-dire se comporte comme le tilleul "qui n'a pas de fil". Il se forme alors *une braille* entre les deux *cuisses*. On a reconnu, en cela, le vieux parler imagé de nos ancêtres. La *braille*, c'est le *braggio*, la *braie* gauloise. On peut donc constater, une fois de plus, que des expressions "gauloises" sont venues jusqu'à nous, dans un parler campagnard non recueilli par l'écrit.

Orme

Le *limo* celte survit dans des appellations de villages : le *Limey* de notre région, par exemple. Mais le latin *ulmus* a pris le dessus et a formé les *aux Ormes*, *Ormeaux*, *Ormet*, *Ormion...*, de nombreux lieux-dits des terroirs.

Aulne

Verna est le nom ancien de l'aulne. Il a formé des *La Verne*, *l'Alverne...*, peu présents dans nos régions. On peut cependant y trouver des *Vernes*.

Charme

Comme dans le cas de l'orme, le *carpinus* latin s'est imposé, généralement. Nos terroirs connaissent de nombreux *À la Charme*, *Aux Charmes*, *Charmois* ou *Charmande...*, qui témoignent de cet arbre commun et réputé comme bois de four. Ce nom est largement repris dans *Les Charmettes*, *aux Charmilles...*, de nos modernes lotissements.

Il semblerait vraisemblable d'attribuer, à *Charmes-la-Côte*, une origine nominale due à cet arbre. Ce qui ne semble pas devoir être. Ce village tiendrait bien plutôt son nom de *Calmis*, mot indo-européen qui indique un haut de montagne ou de colline, dénudé ou rocheux. Cet aspect fut courant dans la région, ainsi qu'en témoigne, jusqu'à nos jours, la *Côte d'Ecrouves*. Le même cas s'est retrouvé à Bulligny, village dominé par un haut

de côte parfaitement dénudé, appelé *Calvine*. On pouvait comprendre ce mot dans le sens de *calvitie*, ce qui demeure une exacte figuration. *Charmes-la-Côte* s'est appelé, autrefois, *Chelmes* (en 842). On peut donc trouver ailleurs des *Chelmes*, *Chelmis*, *Chelme*, sans évoquer le nom du charme et lorsque la configuration du terrain le permettra.

Chêne

Vu l'image que l'on se fait des temps où chêne, gui et druides étaient si liés, on s'attendrait à trouver de nombreuses appellations conservatrices du nom de cet arbre vénérable. En fait, on en trouve peu dans nos régions. Le nom gaulois était *der*, *dervus*. Il survit dans la région du *Der*, vers Saint-Dizier.

Il s'est sans doute appelé aussi *tann*. À ne pas confondre avec le *tann* germanique qui est le sapin. Le *tann* gaulois est passé dans les mots *tan* et *tanin*, produit tiré de l'écorce du chêne. C'est donc l'usage populaire qui a le mieux conservé le souvenir utile du chêne, au temps où le traitement des peaux, le tannage, était d'une importance vitale. C'est, donc, sous les vocables de *tannerie* que l'on retrouvera, le plus souvent, l'évocation du chêne.

Le nom actuel de cet arbre, symbolique et si prisé dans la construction et le façonnage des pirogues antiques, nous est venu par le *cassanus* du bas latin. Il a fait *Chasme* au XII^{ème} siècle. C'est pourquoi, on le retrouve dans les *chesnaies* et autres appellations voisines.

Buis

Ce nom vient du *buxus* latin, mais, peut-être seulement, comme étape. Il est conservé dans les *Bouxières*, *Buxières* de nos villages. À chercher si des *Bux*, *Boux*, existent dans nos terroirs.

Bouleau

Le nom vient du *betulus* latin. Il a donné des *Boulaies* et, aussi, des

Beulade, dans nos territoires. Le nom ancien du Moyen Âge était le simple *Boul*.

Saule

Ce nom est fréquemment retrouvé dans sa forme francisée : *Saussée*, *Saulée*, *Sous les Saules*. En latin, le nom était *salix-salicis*. Il a donné les *Saulx*, *Grand'Saulx*, *Saulce...*, de nos terroirs. Le nom germanique du saule est *salha*.

Nombre de toponymes doivent leur origine à la présence du sel, qui se dit *sal-salis* en latin. Ces lieux sont des *salins*, *saulnois...* En raison, sans doute, de la ressemblance de dénomination, on a cherché, dans le nom latin du sel, l'origine du nom de nos *Saulxures*, sans, cependant, trouver du sel sur leur territoire. On a, alors, cherché du côté du transport et du commerce du sel..., sans résultat probant. Il serait, sans doute, plus profitable de se tourner vers le *salix* ou *salha* du saule. Les *Saulxures* présentent, en effet, des territoires qui ont des lieux très propices à cet arbre.

Il est possible que certains toponymes de terroir relèvent du même cas de figure. Par ailleurs, certains *sauma* évoquent plutôt l'eau croupissante, *saumâtre*, que le sel.

Noisetier, coudrier

Coudre était leur nom, en ancien français. En Lorraine, c'était *caures*, le plus souvent au pluriel. En latin, c'était *corylus*, et *colurus*, en parler populaire.

Le coudrier pousse en touffes. Il se reproduit par semis. Il est partout présent, surtout aux lisières, disséminé. Les lieux d'une présence plus intense ont, seuls, mérité les appellations de *coudraies*, *Bois des Caures*, *aux Caures...*, que l'on trouve, parfois, sur nos cadastres.

Ce végétal commun a tenu une grande place dans la vie de nos aïeux les plus lointains mais aussi de nos relativement proches. Ceci en raison, non

seulement, de son fruit toujours estimé, mais, plus encore, en raison de son bois. En effet, le coudrier a été grand fournisseur de matière première en vannerie. Le coudrier a été l'osier des pays secs, et la vannerie a tenu une place considérable dans la vie pratique journalière. C'était la matière plastique de l'époque. Le coudrier a permis la fabrication des hottes, si utilisées jadis, des paniers, des cages de toutes sortes, ainsi que de l'assemblage de structures diverses ménagères ou professionnelles, bref, de tout ce qui avait besoin d'être lié. Les Gaulois ont ainsi fabriqué les **caisses** de leurs chars (**carruca**). Ils appelaient **bannes**, ces caisses... qui sont devenues les **benne**s de nos camions.

Des jeunes tiges du **coudre**, l'artisan tirait de longues lanières semblables à un rotin. Ces lanières étaient appelées **caurées**. Elles étaient mises en oeuvre à la façon de l'osier.

L'armature de la hotte (du mot franc **hotta**) s'appelait **ossi-gnon**, autrement dit, l'**ossature**. Cependant, dans certains villages où le mot **caurées** n'est pas employé, on appelle **essignons** les lanières levées sur le coudre.

Les bretelles, les anses de paniers, étaient fabriquées avec les plus jeunes tiges d'une viorne appelée **mâcie** ou **massoilles**, sans doute parce que, poussant sur les **macies** latines, c'est-à-dire **les sols maigres et secs**, donc, l'osier des sols secs. Ces mêmes **mâcies** étaient recherchées pour la fabrication des **harts** (du mot franc qui signifie **filasse**). L'art de l'artisan était de tordre les tiges, après un trempage qui avait agi comme sur le chanvre et l'écorce du tilleul. Une bonne torsion assouplissait la tige et la faisait **comme une corde**.

Ces précisions sont écrites, en marge des toponymes, pour un sauvetage de ces vieux mots, tout à fait contemporains des anciennes dénominations, de manière à tout comprendre dans une vision d'un ensemble de vie. Ce vocabulaire a poursuivi une vie souterraine jusqu'à nos jours.



Henri Génin à l'oeuvre: les dernières hottes faites d'ossignons, de caurées et de mâcies.

On peut voir aussi que le chêne glorieux, si lié à l'histoire enseignée, a eu moins de place dans la vie des humbles que le modeste coudrier.

LES ANIMAUX

Autant les noms d'animaux apparaissent dans les patronymes anciens, francs surtout, autant la moisson est maigre dans les toponymes ruraux.

L'ours

Les rapports homme-ours, au temps de la préhistoire, ne sont pas encore élucidés. Les Gaulois les ont connus et lui ont donné le nom de **artos**. On en trouve des traces, en toponymie française, soit directement, **artuby**, par exemple, soit indirectement, par passage à un nom d'homme ou par un thème

gaulois. Notre région semble absente de ces relevés.

Le loup

Son nom est présent directement dans **Blessiaire**, ou **Blaissière**. Le loup se dit **bleiz**, en breton, **blaidd**, en gallois, **blesse**, au Moyen âge. Le nom germanique est **wulf**. On le retrouve dans beaucoup de noms d'hommes. C'est ce nom qui a fait **loup**, après quoi, les lieux du loup sont devenus des **louvières**, dans un parler plutôt récent.

Le castor

Il était l'hôte privilégié des Woëvres. Les Gaulois l'appelaient **beber** qui a fait **bièvre**. C'est sous ce nom que l'on trouve des toponymes qui peuvent être associés à ruisseau ou à une plaine très humide.

On a parlé de la **Bouvade = Gué des Boeufs**. Les toponymes relatifs aux noms d'animaux : **val de l'âne, champs-le boeuf, saut du lièvre, gueule du loup...**, sont récents et parlent d'eux-mêmes. Ils relèvent de l'histoire locale.

ACTIVITÉ HUMAINE

Les lieux qui concernent l'activité humaine sont nombreux : **vannerie, tuilerie, moulin...**, ainsi que ceux du domaine religieux : **croix, chapelle, pèlerinage...** Ils relèvent de l'histoire locale et sont, comparativement, plus récents que ceux qui font l'objet de ce travail. On n'en parlera pas ici. Ils méritent un traitement historique particulier.

Breuil,

C'est une dénomination fondamentale, dont l'origine n'était pas encore connue dans les monographies de la fin du XIX^{ème} siècle. Leurs auteurs ne faisaient que consigner ce qu'avaient remarqué les paysans de chaque village. À savoir : il y a un **breuil**, pour ainsi dire, dans tous les villages; il est toujours près du village; ce sont toujours de bons terrains.

Breuil était donc devenu à peu près synonyme de "bon terrain près du village". C'était, aussi, un terme comparatif de qualité des terres. "Tel endroit, c'est aussi bon qu'un **breuil**" ou bien "Oh, ce n'est pas le **Breuil**".

Un lieu privilégié, donc accaparé par des privilégiés. Avoir place dans un **breuil** posait un propriétaire. C'est ainsi que le définit encore Auguste Vincent au siècle dernier : *Vieux mot français. Un petit bois entouré d'un mur ou d'une haie, ou bosquet, ou pré, compris dans une réserve seigneuriale.* C'est pourtant ce même Auguste Vincent qui va donner la clé du déchiffrement.

Breuil, c'est le *brogilium* du bas latin. Il fait remarquer, de plus, que la finale du mot **ial'** n'est pas un suffixe gaulois mais un mot associé qui

veut dire *espace découvert, clairière*. Il ne reste qu'à lire la première partie du mot **Bro, Brog** qui, en celte, dit **pays**. Le **breuil** : c'est la *clairière-pays*, le pays dans la clairière. Autrement dit, c'est là qu'est né le village. Toutes les caractéristiques du **breuil** se comprennent : près du village, eau, bonne terre, parce que endroit choisi et enrichi depuis de nombreux siècles. Habituellement, une terre plate, souvent alluvionnaire.

Si de **brog**, on a fait **breu**, maintenant, la prononciation en **bro** a subsisté jusqu'à nos jours. L'ai entendu souvent **broil**, mais **breuil** faisait plus français, pour qui voulait bien parler. Le son **O** est demeuré dans **broillée**. Une belle **broillée** était synonyme d'une belle récolte, qui pouvait être de pommes de terre et qui n'évoquait pas le verbe **écraser**.

Treiche

C'est comme l'opposé qualitatif du **breuil**. C'est l'endroit inculte, la friche. Le mot vient du germanique *thresk*. Il a fait **frèche** du Moyen Âge, puis **friche**. Le sens est resté connu et conservé. On le retrouve en **Pierre-la-Treiche**, village renommé pour la mauvaise qualité générale de son territoire.

D'autres lieux ont reçu ce nom dans les terroirs : **Aux Treiches**, mais ont, parfois, été orthographiés fautivement en **trèche = trois**, ce qui a conduit à des lectures fautives. Ainsi, **Tréché Moulin** a pu faire **Trois Moulins**, alors qu'à l'origine, c'était **moulin du friche**. Curieusement, moulin n'avait pas été mis au pluriel, avec **s**. Friche a, aussi, été compris comme une année sans culture : jachère appelé **versaine**, en dialecte local de l'ancien français, **versée = culbute, versaine = année de la terre retournée**.

Maix - Meix

Ce mot a la même origine que le **mas** du Midi de la France, et il signifie, sensiblement, la même

réalité, tout au moins, celle qui fut, avant la multiplication moderne de ces **mas** ou "maisons de plaisance". L'ancien mot français était **mès**. Il venait du latin *mansum*, du verbe *maneo-manere*, qui veut dire demeurer. Il a fait **maison et manoir**, la demeure.

Maix est souvent traduit par **jardin**. C'est insuffisant. Le jardin n'en était que partie. Dans la réalité, la **maix** comprenait tout un ensemble : habitation, puits, four, écuries -appelées alors **étables**, même pour les chevaux-, cour..., bref, tout ce qui était nécessaire à un centre de vie et d'exploitation. Les grands possédaient des **meix** comme résidences temporaires, de passage, de repos et de chasse. Dans le peuple, ces **maix** étaient, pratiquement, des fermes.

Villé, Viller(s)

C'est, approximativement, la même réalité. Ce sont ces lieux dont le nom désigne ce que fut, auparavant, la **villa** gallo-romaine, en plus réduite, le plus souvent. Ces **villers** ont disparu, au cours du temps, au profit des villages. Le nom est demeuré, de façon générique, sur les lieux. Nombre de fermes ont été des **Villés** avant d'être **affermées** à un exploitant, d'où le nom de **ferme**.

Pesse(s) et Fort

Ces noms souvenirs ont survécu, ça et là, dans nos terroirs. À Beaumont, à Barisey, à Bulligny, par exemple. Ce nom signifie qu'il y a eu, là, une exploitation agricole protégée par une clôture de pieux accolés et appointés à leur sommet. Les Gaulois ont connu ce système de protection contre les animaux sauvages et d'éventuels ennemis ou voleurs. Il a fait retour, dans les temps troublés, particulièrement aux temps qu'il est convenu d'appeler mérovingiens.

Le mot vient du bas-latin *paxillum*. Il a fait **paisssel**, en vieux français, puis **passau, pieu**. Les petits pieux que nous nommons **échalas**, actuellement, étaient

appelés **pachés**, par les anciens vigneron.

Il est fréquent de trouver le mot **fort**, à proximité du mot **pesses**. Ce mot n'est que la traduction de la même réalité. En cela, nous ne trouvons qu'un exemple de plus, d'une prise en charge nominative d'un terme dont le sens s'était éteint, par évolution du langage. Le mot, cependant, n'avait conservé que l'aspect défense.

Les **paxilla** ayant disparu, ainsi que les constructions qu'ils protégeaient, il est, généralement, inutile de rechercher, sur ces lieux, des restes de fortification tels que murs, talus et fossés conséquents.

On y trouve, cependant parfois, des traces d'habitations, des poteries, des monnaies...

Core, la corre

Avec **core** ou **corre**, le plus souvent précédé de l'article **la**, nous retrouvons le parler celtique. **Cor** signifie **enclos**.

Ce mot a été rapproché du **kanton** dont on a déjà parlé. Certes, on pourrait y reconnaître le sens de **coin** (endroit), mais ce **cor** a un sens beaucoup plus précis. Il faut l'apparenter à **cambo** qui a fait **courbe**. Le **cor** est encore employé dans les pays de langue celtique pour désigner l'enclos. On s'accorde, généralement, pour

reconnaître ce sens, dans le mot gaulois **coruinom**. De ce mot, est venu le nom français, peu employé il est vrai, mais toujours présent, de **corral**, qui veut bien dire **enclos pour animaux**. Il est possible que le mot **corn**, mot Wallon, ne soit pas étranger à cette filiation. Et, peut-être bien, notre **couarail** lorrain, ce rassemblement en rond.

Puisque **cor** désigne l'enclos rond, on ne sera pas étonné de trouver, souvent, le mot en compagnie de source ou de fontaine. Les nécessités de la vie ont amené à établir l'enclos près de l'eau. De là, les articles **de** et **la** : **Fontaine de la Corre**, à Bagneux, **la Core**, à Barisey...

LES NOMS DE PERSONNES

Ils sont nombreux dans les toponymes récents et secondaires. Ce sont des cas si particuliers, qu'ils ne s'éclairent que par l'histoire locale. On n'en traitera pas ici.

Mais attention aux "pseudo-patronymes" que peuvent être **Michel** et **Gérard**. La plupart du temps, ils ne se rapportent, nécessairement pas, à une personne qui aurait vécu là, ou y serait passée, ou en aurait fait don...

Michel peut, très bien, être le **mi-hel** (sans c), qui est un contracté du **mediolanon** gaulois. Souvent, la première syllabe **mi** a demeuré : **mi-la-fin = le milieu du finage**. Le finage, apparemment voisin, pourra porter le nom de **Michel**, tandis que, dans la réalité, il conserve le sens de **milieu**. Le

mediolanon gaulois mérite une étude, pour lui-même.

Gérard

En appellation composée, on trouve souvent ce mot. Pour en comprendre la raison, il convient de remonter aux racines. Elles sont franques. La première syllabe désigne le **javelot**, **gari**, chez les Francs (**gabalaccos**, chez les Gaulois). Nous avons déjà rencontré **hard** : **en Faussah** qui fait **Fort hardi**. **Gérard** fait donc **Fort au javelot**, **le Bon javelot**. C'est un lieu de chasse ou de combat, illustré par un emploi particulièrement remarqué du javelot.

Ces remarques n'excluent pas que, bien des siècles plus tard, des messieurs ainsi nommés, aient

été honorés sur un lieu-dit.

Des lieux-dits comportant des mots comme **Nicole**, **Nicolas**, **Nicaise**... peuvent garder le souvenir d'une bataille victorieuse (à l'exemple de Nice, venant de **nikaia = la victoire**) ou encore d'un calvaire, en souvenir de la Victoire de la Croix.

Cuny

Le nom peut venir d'un patronyme francisé tel que **konig**, **külm**, **kueni**... Cependant, quand c'est le nom d'une petite surface dépendant d'une ancienne **meix**, il pourrait, peut-être, signifier le verger, **cuelni**, **queulni**, en étant la forme ancienne. Cueillir se disait, jusqu'au XVI^{ème} siècle, **cueldre**, et la cueillette, **cuelte**.

TOPONYMES ET DIVINITES

Les divinités vénérées par les Gaulois, les Romains, les Germains, ont laissé des traces dans nombre de toponymes. La question cependant ne sera qu'effleurée et ce, pour deux raisons. La première est que, pour bien comprendre le sujet, il faudrait

suffisamment traiter du religieux de nos ancêtres. Mais, cette énorme question déborde, par trop, l'objet de ce travail. La deuxième raison est que l'immense majorité des lieux où les divinités ont été honorées, sont devenus des villes et des villages et ne

relèvent plus de ce fait des noms de terroirs. On trouvera, donc, le traitement de ces lieux dans les ouvrages nombreux de toponymie, déjà édités. On y trouvera aussi des cas à reconsidérer. Le décryptage des toponymes n'est pas terminé.

Bleine et Beleino

Remarque orthographique

On trouve **Bleine** ainsi transcrit : **Blenne, Blaine, Beleino**; ce dernier est écrit, couramment, sans le *i*. Or, il fut écrit en grec par les Celtes en **Beleino**, au datif. En simplifiant un peu abusivement, on a dit ce dieu "l'Apollon des Celtes".

Une **bleine**, c'est, d'abord, un donné physique et géographique complexe, une hauteur, voire un sommet, sur les pentes duquel sourd une source dont l'eau devient filet dégoulinant. (cf: **Kar-wah**). Une **bleine** est, ainsi, un lieu de vie privilégié de par sa végétation, son eau et, par conséquent, par l'attrait qu'il ne manquera pas d'exercer sur les animaux et les humains. L'établissement de ces derniers fera, de la **bleine**, un étagement de huttes dans un lieu, entre les terrains de chasse et les premières cultures.

On pourrait dire, aussi, que c'est un **brog-ial** sur une pente, moins profane, cependant, parce que moins propice aux cultures.

Un tel lieu vital ne peut manquer ce rendez-vous avec une

divinité. Celle-ci sera **Beleino** = **Le Brillant**. Au vrai, la divinité y a précédé les hommes qui l'ont imaginée comme revêtue des caractéristiques de la **bleine**; à moins que la **bleine** ne soit le reflet matérialisé de la divinité. On y trouve l'**eau** pourvoyeuse de vie et **reflet du soleil**. Le dieu du lieu peut être senti comme pourvoyeur des chances, des moyens de vivre.

À ce titre, il devient dieu des **oracles**. Interprété par la forme latine d'**Apollon**, on le dit dieu des sources de côtes et du thermalisme, investi, en plus, de la fonction d'oracle. Ses figurations-temples, ses sculptures, paraîtront dans les canons de l'art gréco-latin, mais les paysans de la Gaule profonde n'en feront point. La religion des Gaulois était plus animiste que fétichiste. Le lieu, lui-même, reflétait la figure du dieu.

Bleine et **Beleinos**, en union indissoluble, donneront leur nom à quantité de villages : les **Blénod, Blagny, Bulligny, Blanod, Blansey, Blarnac, Ablainville...** Il ne restera que quelques lieux à ne pas être devenus villages. On les retrouvera en **Bla rupt, Blarin, Bélénus...** La

recherche est ouverte.

Il semble bien que les noms des sources de plaine aient évolué en **borvo**, ce qui a pu donner nos **Borville...**, et d'autres noms à signaler. On recueillerait, aussi, avec intérêt, tout ce qui pourrait évoquer les noms de **Morg, Morgane, Morgon...**, comme nom évoquant un **Beleino** du soleil couchant, à l'heure où les ombres s'allongent et deviennent géantes (à rapprocher de Gargantua, suggestion de Monsieur Hachet).

Les noms d'autres divinités gauloises semblent paraître en **Bellonoise** (du dieu de la guerre : **Bellone**), **Cul d'Allone** (de **Alona**, divinité des sources), certainement dans la ferme des **Gimeys** (les jumeaux, Castor et Pollux).

Le relevé de ces traces est plein d'intérêt, surtout culturel et historique. Il est à faire, selon les ressources propres de ces disciplines. Il complèterait, heureusement, ce présent travail accompli, surtout, en prenant pour base la géographie et le descriptif.

AVANT DE CLORE

Essayant de décrire le sens de nombreux toponymes de terroir devenus incompréhensibles, nous sommes partis de l'a priori que les appellations avaient été formulées primitivement pour dire quelque chose d'intelligible, de même que les appellations les plus fondamentales étaient des formulations descriptives de l'aspect, une lecture de l'aspect physique des lieux, en somme.

Au lecteur de dire si ce travail lui a apporté des lumières.

Force nous est de reconnaître que de nombreux noms de terroir ont été, si maltraités par l'histoire, les transcriptions de

copistes ignorant le sens, les déformations du langage local, la perte du vocabulaire, les essais facilement fautifs de recherches superficielles de sens..., qu'on peut se demander, actuellement, par quel travail d'exégèse on pourrait reconstituer la forme première, c'est-à-dire retrouver les conditions d'intelligibilité.

Certainement, il y a encore beaucoup à gagner. Et les chances seraient qu'on pourrait retrouver les formes vocales ou écrites les plus anciennes (Vieux écrits et patois).

On n'a pas été sans remarquer que, l'approche des noms interprétant l'activité humaine,

nous faisait, peu à peu, quitter le géographique, pour nous faire, de plus en plus, entrer dans le culturel et l'historique. Ce mouvement semble naître dans le haut Moyen Âge. Il se confirme, en cette période, et va s'accéléralant.

Plus on se rapproche de nos temps, plus on change de registre dans les causalités des toponymes. On abandonne les noms descriptifs des éminences, de l'eau, de la végétation, qui étaient contemporains des premiers établissements, et l'on passe, peu à peu, aux noms qui traduisent **une organisation sociale**. Ce sont alors des noms de faits de société qui ne sont plus les noms des lecteurs de lieux -des

noms paysans-; mais des noms de notaires. On se met en route, pour désigner les lieux, selon des droits d'exploitation, de redevances, de justice: ce seront les **Terres Franches**, les **Ensanges**, les **Censes**, **Cençeaux**, **Embanie**, **Justice**, **Corvées**, **Bois l'Evêque**, **du Chapitre**, **vignes de la Cour**, **Lial...**

On trouvera des noms liés à l'histoire locale. Le paysan aura encore liberté de donner des noms selon les constructions de fours, de moulins, de scieries, de tanneries... de même, en fonction des productions auxquelles il s'adonne, chènevière, cressonnière, vigne, assolement, pâture.

Puis viennent les noms des signes religieux ou profanes, les croix, chapelles, châteaux, chemins vers ces lieux, les noms d'événements qui ont frappé l'imagination et sont devenus, ainsi, dignes de mémoire.

Et pour terminer, des noms de propriétaires...

Bref, le fait toponymique est dans un tout autre donné. Le profondément rural a fait place au fait social, jusqu'à y insérer ce qui fait la gloire et l'honneur des humains, aussi bien que ce qui rappelle leur peur ou en fait la honte.

On se rapproche de ce qui est arrivé à nos villes, dont les noms de rues sont des étiquettes distribuées, à convenance de la puissance publique, selon les humeurs et les couleurs des

époques. Ainsi, quand l'homme s'affranchit de la nature, il illustre, à sa façon, ses propres éminences, accuse ses dépressions, rappelle ses productions. Les sous-toponymes de convenance, émaillent, peu à peu, les paysages de leurs éclats plus ou moins durables.

Les détenant de la puissance publique ont délaissé, jusqu'à ce jour, les toponymes de terroir qui restent, donc, l'affaire des notaires et des agents cadastraux. Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, des corruptions lentes et irrémédiables... Et, peu à peu, les noms de rues des villages se modèlent sur le mouvement urbain.

Heureusement, on voit naître un mouvement de recherche, inspiré d'une plus longue histoire. L'homme se met à rechercher plus de nature.

Ainsi la toponymie devient leçon d'humanité. Des leçons de choses (avant le Moyen Âge), on est passé aux leçons de société, en y embarquant les faits spirituels et culturels des époques.

Que donnera la nôtre, quand les paysages cultivés se remodeleront, au rythme du machinisme et du commercial, des autoroutes, des aérodromes et des expansions urbaines?

Ne restera-t-il que les forêts à avoir droit à la stabilité? Les éminences essentielles, elles-mêmes, voient leurs rapports avec les humains, profondément affectés. Les cours d'eau sont rescindés, les

sources captées, les ruisseaux couverts et déviés.

Les toponymes ruraux seront-ils, bientôt, autre chose que des étiquettes sur les relevés du passé? Même si cela arrivait, il leur resterait, encore, d'être leçon d'histoire et d'humanité.

Tel, je désire que ce travail soit compris, à l'heure où se fait sentir un besoin de racines. Ce n'est qu'un **essai**, une **proposition** aussi; elle s'adresse à tous, aux gens de tous les niveaux de culture, aux jeunes comme aux anciens. Une vie spirituelle et culturelle circule dans les couches profondes du peuple, et tout n'entre pas, nécessairement, dans les biblio-thèques, quoique celles-ci soient les plus merveilleuses conser-vatrices de l'humain, que l'on puisse inventer. Comment aurais-je pu faire ce travail sans elles?

De la part des hommes du livre, que j'ai essayé d'être aussi, j'espère la clémence que toute âme bien née porte à ceux et celles qui osent risquer, fût-ce au prix d'insuffisance, de possibles erreurs, voire de témérité.

Au cours de mes recherches, je n'ai rencontré que bienveillance et intérêt auprès des édiles communaux, des amateurs et animateurs de la culture... et j'ai cru saisir un encouragement dans les sourires, allant de l'étonné à l'entendu des habitants contactés dans nos villages. La démarche peut-elle continuer?

ANNEXE I : La consignation de certains toponymes africains.

Une comparaison avec ce qui vient de se passer en Afrique noire, peut nous aider à mieux comprendre le mécanisme des appellations, aux temps lointains de leur transcription chez nos aïeux.

Au départ, des peuples de simple oralité. S'ils ignorent l'écriture, ils sont, par contre, riches de représentations mentales entretenues et transmises par la tradition. Ces populations ont déjà

nommé tous leurs lieux avec un remarquable discernement. Leurs mots sont, le plus souvent, en l'occurrence, porteurs d'images. Leur mémoire est étonnante! Mais leur culture a un point faible, la communication hors de leur cadre de vie habituelle.

Viennent, sur le territoire propre, des peuples appelés parfois abusivement "civilisateurs". Ils étonnent. Ils

s'imposent, à l'aide d'instruments nouveaux, dont le plus efficace est l'importation d'une langue de large communication, appuyée sur l'écriture. Ce fut le cas, pour nos aïeux, lors de la conquête latine.

Cependant, ne soyons pas simplistes. Ces Gaulois et ces Africains ne sont pas en tout, semblables: Celtes et Romains parlaient des langues issues du même

tronc, dit indo-européen. Ce qui n'est pas le cas des populations de l'Afrique noire. Le facteur "durée" fut, également, bien différent : des siècles, en Gaule, tandis que quelques décades, en Afrique, ont suffi pour assurer l'ensemencement linguistique nouveau. C'est que les moyens de communication sont considérablement plus variés et plus puissants à notre époque! Il faudrait ajouter, aussi, le fait germanique qui est venu compliquer la maturation de la langue en nos pays qui connurent un quasi-retour des masses à l'oralité simple.

Il reste, cependant, bien des points communs en ce qui est fondamental. Ils révèlent que l'homme est essentiellement le même sur toute la planète. C'est ainsi que, lorsqu'il s'agit de nommer les choses, on peut remarquer ceci :

-En ce qui concerne les objets fabriqués, les vocabulaires s'enrichissent, généralement, du nom donné par l'inventeur.

-Si ce sont des objets identiques, ou assez semblables, le nom de l'écrivain finira par dominer.

-Dans les objets de culture, il y aura partage, tant que survivra la culture dominée; mais la culture dominante l'emportera en se généralisant.

-Par contre, en toponymie, c'est l'arrivant qui s'efforcera de recueillir le nom donné par l'autochtone. Mais, alors, le scribe va se trouver devant de difficiles problèmes de traducteur, d'abord, puis de graphie, pour consigner des phonèmes qui sont assez souvent étrangers à sa langue et à ses systèmes graphiques. À ce niveau, déjà, et pourrait-on dire, principalement, joue le proverbe "traductore, traditore".

Mais plutôt que de dissertar dans l'abstrait, donnons des exemples. 1885: Les Allemands débarquent au Togo, en vue de l'occuper. Le lieu, qui deviendra la capitale, est couvert d'arbustes sur lesquels les habitants prélèvent les branchettes avec lesquels ils se frottent les dents. Dans leur langue, le *mina*, ce *cure-dents* se dit *alo*; *lieu* se dit, d'une manière générale, *mé*. Ainsi, pour *alomé*, le *a* tombant et voici *lomé*, le *bois des cure-dents*. Ce nom sera donné à la capitale.

Non loin, voici un lac séparé de la côte par une lagune. *Lac* et *fleuve* se disent *tô*. La rive opposée, c'est *godo*. Y aller,

c'est *agodo*. Le *a* tombera et on aura *logodo*, au-delà de l'autre rive, mot qui va se simplifier en *Togo*. L'autre rive aura 600 km. de profondeur.

Le pays voisin, le Bénin actuel, s'est appelé *Dahomey*. C'est un nom qui lui vient de son antiquité, quand le fondateur "enfonça la lance dans le ventre de Dan". Ce *Dan* était l'ennemi prétendant à la royauté : *Dahomey = dans le ventre de Dan*.

On ne m'a pas livré d'explication sur l'origine du nom de la capitale du Niger, *Niamey*. La première syllabe veut dire *mère* en Sonrhāi Zerma. Le *mei* final n'est pas à confondre avec le *mé* de la côte Daho-Togolaise. Cependant, le nom de l'ancienne capitale *Zinder* a une histoire plutôt cocasse, celle d'une méprise. Le sultan de ce lieu habitait un *birni = ville fortifiée*, en langage Hawssa. Il y a de nombreux *birnis*; celui-ci s'appelait *Darmagaram*. Par interprète Peulh, le cartographe demande à un paysan "comment s'appelle la ville". Le paysan crache une insulte grave : *Dzinder*, ce qui veut dire *mécréant*, ce qu'inscrit le cartographe (Je tiens le fait du président Hamarín Diori, lui-même). Aux autres *Birnis*, on accolera le nom de la contrée pour les distinguer les uns des autres.

Les Arabes, venus avant nous, auront déjà nommé *aïn*, les lieux où ils ont trouvé de l'eau, et appelé *sahel*, c'est-à-dire *rivage*, les lieux où ils chargeaient leurs *vaisseaux du désert*, les cha-meaux. Pour ces gens du Sahel, il n'existait qu'un fleuve, *Issa*, dans leur langue ne dit pas autre chose. D'où *Issa-Béri*, leur *grand fleuve*. Mais, pour d'autres, *fleuve* se disait *Niger*. D'où ce nom, qui a prévalu et qui n'a rien à voir avec le *noir* de la langue latine. Le père Jean Ploussard fondera un nouveau *Trois Rivières*, au Nord d'Agadès, qui se dit *Tchirozerine*, en Tamacheq.

En pays Hawssa, voici un très haut cône rocheux qui a résisté à l'érosion : c'est *Dogon-Doutchi* (*dogo = haut*, long, grand et *doutchi = pierre*). En pays Sonrhāi, *pierre* se dit *tondi*, alors voici *Tondibia = la pierre noire*, faubourg, maintenant, de Niamey; et *Tondi-Kiwindi = ceinture de pierre*, pour un village, vers le Mali. Il est évident que le visuel a joué, comme chez nous.

On trouvera des appellations dérivées d'activités humaines diverses; là où l'on creuse, où l'on forge, où s'est passé un événement mémorable.

Quand arrivent des réalités importées, on n'hésitera pas à associer ce nom à une appellation locale ancienne. Ainsi, le bureau de poste qui se pare de fils télégraphiques recevra le nom de *maison des fils*, en Hawssa, *guidan-Wayo*, du *gida = maison*, et du *Wayo* anglais.

Plus inattendu, près du camp de Niamey que les Français viennent de fonder, se crée un "groupement d'achats militaires" désigné par le sigle **GAM**, inscrit en gros sur le panneau de signalisation. Alors, les employés locaux vont construire leurs habitations à côté et, maintenant, le quartier s'appelle *Gamkaley*, la finale *kaley*, voulant dire *à côté de = à côté du gam*. Un autre quartier sera *Kabé Kouara*, *Kabé* voulant dire *barbu et Kouara = quartier*. Les *barbus* de l'époque étaient les missionnaires chrétiens. C'est toujours selon certaines apparences!

Parfois, l'appellation se complique vraiment en véritable rébus. Exemple : le nom d'un village qui "déménage" près de la grande route va s'appeler *Kalon-Mota*. *Kalon* est le terme hawssa qui signifie, *près de* ou encore *de l'endroit où l'on voit*. *Mota*, c'est le moteur, cette réalité magique, devenue synonyme de *camion*. Au total, *Kalonmota = le village à partir duquel on voit passer les camions*.

Quand un nom importé est trop difficile à prononcer, on intervertit ses phonèmes et on dit *Crouse* pour *Course*, et le nom est donné au quartier. Les danseurs de la Côte deviennent des *humbaillés* : c'est-à-dire *des hommes empaillés*. Le docteur devient *locotoro*.

En livrant ces cas de figures aux linguistes, je leur laisse le soin de les nommer, selon les termes de leur discipline propre, qui ne peut être conduite que par des esprits particulièrement déliés, j'espère que tous les lecteurs reconnaîtront des traits d'intelligence communs à tous les esprits et spontanément manifestés dans les langages populaires.

Pour que la compréhension soit aussi complète que possible, je pense bon d'ajouter que le peuple, que l'on dit "plus primitif que nous", articule son langage social autour du sentiment de relation, beaucoup plus qu'en terme d'avoir. Il se sent toujours en compagnonnage de quelqu'un ou de quelque chose. Il s'y sent en état d'égalité, d'infériorité, de supériorité, de confiance ou de défiance. *La chance l'a abandonné ou il a mangé la route, il est avec la richesse ou la pauvreté* : la nature,

elle-même, est remplie de ces présences mystérieuses qui peuvent l'observer, l'aider ou lui nuire, qu'il vaut mieux concilier, de toutes façons.

Nos ancêtres ont dû connaître cet état d'esprit. C'est pourquoi on ne peut

quitter la question des toponymes ruraux, sans penser aux liens humains qui les ont suscités. Pour eux, les noms de lieu étaient bien autre chose que de simples étiquettes. C'étaient des lieux de vie, d'efforts, de communion ou

d'adversité. Ils ne pouvaient les nommer, sans faire appel aux sentiments que les contacts avec les lieux provoquaient, et sans les décrire. Ainsi, comme dans toute l'histoire de rencontre, des deux données vont de pair.

ANNEXE 2 : L'avis d'un professeur de topographie Pierre ESCLASSE, "Apprendre à s'orienter" (Edisud, 1986), page 62.

Toponymie

La toponymie est l'étude linguistique de l'origine des noms de lieu (toponymes).

Les toponymes offrent encore souvent les traces de l'aventure historique qui a modelé la géographie humaine des sites. Ce souci ancestral de conservation des noms de lieux, dont l'éthymologie livre parfois un passé deux fois millénaire (des noms gaulois survivent aujourd'hui), guide sans doute l'IGN dans sa méthode préconisée pour l'établissement de cartes à grande échelle.

Toutefois, ce souci de la permanence historique se heurte fréquemment à des falsifications volontaires ou non. Des déformations orthographiques répétées, l'évolution de la prononciation locale, une volonté politique parfois ont fait subir aux toponymes une transformation telle qu'en de nombreux lieux ils se sont vidés de leur sens d'origine. Ainsi, dans le passé il est arrivé que l'État ait cherché à faire disparaître les particularismes linguistiques existant dans ses frontières, principalement aux confins du territoire. Une francisation délibérée a alors été imprimée à certains noms qui ont, de ce fait, perdu leur caractère intrinsèque.

Actuellement, sous l'égide de l'IGN, le topographe compléteur est dépêché dans les mairies afin de relever l'orthographe des toponymes-telle qu'elle est pratiquée dans la région même. Si besoin est, il fera une enquête. Il prendra connaissance de l'orthographe figurant sur les anciennes cartes (État-Major, Cassini) et se renseignera auprès des services compétents des Ponts-et-Chaussées, des P.T.T., des Archives départementales et municipales, du Cadastre ainsi qu'auprès des habitants. Le but est de trouver l'orthographe qui choque le moins ces derniers. Il consignera ensuite les résultats de son enquête sur l'« État justificatif des noms ». Une commission de toponymie peut se réunir s'il y a litige.

De nos jours, certaines provinces œuvrent pour faire rétablir l'orthographe ancienne des toponymes de leur région.

Dans un cadre plus vaste — européen pour le moins — il est demandé que les noms de lieu soient partout orthographiés dans l'orthographe du pays d'origine. Ceci éviterait que La Haye, par exemple, soit orthographiée selon les pays : La Haye, The Haque, Haga, Der Haag, ou encore L'Aia... ce qui rend ce nom intraduisible non seulement pour des États étrangers mais également pour un habitant des Pays-Bas.